

Prologue en forme d'épilogue

Je doutais de plus en plus d'avoir fait le bon choix en optant pour ce sentier escarpé où je devais me montrer attentif à l'endroit où je posais les pieds. Une maladresse, une erreur d'appréciation, et je perdrais l'équilibre, roulerais des dizaines de mètres en contrebas sur des rochers acérés qui me blesseraient grièvement s'ils ne me tuaient pas. Ce serait trop bête de mourir dans un accident alors que j'avais survécu à d'aussi incroyables épreuves.

J'avais gagné en altitude en empruntant d'abord la route en corniche que j'avais parcourue contre mon gré la veille, alors que je tentais de m'échapper de ce lieu souterrain où se déchaînait la violence des hommes. Mais j'avais vite reconnu qu'elle ne me conduirait qu'à cet endroit où, dans la compagnie de Joanna et de Fiona, je m'étais attendu à mourir broyé sous des tonnes de rochers. Outre que je n'avais nulle envie de revoir ce lieu, je ne pourrais m'échapper de ce cul-de-sac qu'enserraient des murailles presque à pic. Aussi, ayant repéré ce sentier à peine tracé dont je m'étais dit qu'il devait bien conduire quelque part, m'y étais-je aventuré.

La difficulté de ma progression m'interdisait d'observer ce qui m'entourait, ce relief tourmenté de roches déchiquetées. Je progressais dans l'ombre le plus souvent, car le soleil ne s'était pas encore élevé au-dessus des crêtes orientales, et d'ailleurs des nuages épais et bas fuyaient dans le ciel, poussés par le vent venu de la mer.

Parfois, une pente adoucie couverte de végétation m'offrait un

répit, mais je continuais à résister à la tentation de me retourner. J'étais surtout attentif à vérifier que je ne déviais pas de cette piste mal discernable. Je ne voulais pas voir ce que je laissais derrière moi, ce que je voulais gommer de ma mémoire. Je ne savais que trop à quoi ça ressemblait.

À l'instant où j'atteignis la crête, une trouée dans la couverture nuageuse libéra le passage pour les rayons solaires. Cela tenait de la mise en scène, cette façon dont s'illuminait le paysage à la seconde même où s'offrait à moi, en contrebas, la splendeur du Lough Ballyford, joyau liquide serti dans son écrin rocheux. L'instant d'avant, tout était gris, brun triste, vert sombre et noir. Et tout soudain éclataient des couleurs incroyables, bleu, vert vif, pourpre des bruyères et or des ajoncs, rouge de certaines roches...

Je m'immobilisai, saisi par tant de beauté. Je n'avais plus vu le Lough Ballyford depuis trente ans, et jamais depuis ce point de vue. Mais c'était bien, vu sous un autre angle, le même splendide endroit.

Le lac était bien plus vaste qu'autrefois, puisqu'on en avait barré l'exutoire donnant sur la Vallée Occidentale pour capter l'énergie hydroélectrique de cette énorme réserve d'eau. Son aspect en avait donc changé, son nouveau visage avait été façonné par les hommes, mais leur intervention restait improbable pour le spectateur que j'étais, car les décennies écoulées l'avaient rendu à sa sauvagerie immémoriale.

Le Lough Ballyford se caractérisait toujours par ses extrêmes découpures, lui qui occupait depuis des centaines de milliers d'années ces vallées obstruées dans lesquelles il s'était enchâssé pour mieux resplendir. Des promontoires de roches sombres conquis et dévorés par une végétation aux verts multiples en compartimentaient la surface abritée du vent que ne troublait aucune ride. Proche de moi, l'eau était d'un bleu ardoise, mais dans des criques plus éloignées elle m'apparaissait plus claire avant d'acquérir à nouveau une teinte foncée dans les lointains. Sous le soleil apparu, cette eau acquérait l'éclat de l'argent en fusion.

J'avais le souffle coupé, et pas seulement en raison des efforts que j'avais dû fournir pour arriver jusqu'ici. Face à tant de beauté, j'avais l'impression d'être le tout premier à découvrir un lieu qu'aucun œil humain jamais n'avait contemplé.

C'était une illusion, bien sûr. Mais tout ici était harmonie, splendeur et paix. Tout ici était pur, intact, inviolé, préservé de toute souillure. Alors que dans mon dos...

Alors que dans mon dos tout témoignait encore d'une extrême violence, de la folie des hommes et des éléments, parlait de mort, suintait de peur.

Je ne savais que trop ce qu'il y avait dans mon dos, mais je ne pus résister. Peut-être parce que les nuages se refermaient déjà, épandaient leur grisaille sur ce qui l'instant d'avant étincelait, je me retournai face au sud.

L'éloignement n'atténuait pas l'horreur. Bien au contraire, d'avoir gagné en altitude me permettait de mieux juger de l'étendue de la dévastation. Sous le dais morne et gris des lourds nuages qui roulaient comme avait roulé le monstrueux destructeur liquide, tout le bas pays n'offrait à la vue qu'un chaos vaseux tout aussi gris et morne qui semblait un reflet du ciel. Les pentes les plus proches épargnées par le cataclysme restaient couvertes d'une herbe grasse, mais au-delà, plus bas, tout n'était qu'une immense fondrière, labourée, broyée, comme un champ de bataille où se seraient affrontés des Titans. La terre avait été arrachée aux creux des rochers, et ceux-ci avaient été roulés, brisés parfois. De multiples épaves méconnaissables, enduites de boue, jonchaient les pentes découvertes de ce sol martyrisé, et des cadavres d'hommes, de femmes, d'enfants, d'animaux, devaient gésir sous cet immense linceul de vase dont je ne voyais que la frange.

Il faudrait du temps avant que ces restes soient recueillis par ceux qui viendraient, tâche rebutante, nettoyer toute cette souillure. Ce serait d'autant plus long que ce lac d'eau salée, ce lac intrus, ne se vidait plus que lentement. D'ici, je pouvais voir nettement ce que je n'avais distingué que confusément la veille. Après avoir, spectacle saisissant dont j'avais été le témoin, pivoté juste assez pour libérer un torrent d'eau, le cargo était resté bloqué dans cette position improbable. La baisse de niveau l'avait ensuite déséquilibré et il s'était couché sur le flanc, refusant obstinément de regagner la mer, obstruant à nouveau l'embouchure de la Move. De la vase et des rochers devaient colmater

les vides entre le métal et le roc et il faudrait, un jour, découper cette épave sur place.

Alors, lentement, cette vaste cuvette autrefois verdoyante retrouverait son aspect ancien. Le port lui-même, qui me restait dissimulé derrière la falaise littorale, serait relevé de ses ruines. La Move tracerait à nouveau son cours paresseux à travers la dépression dans laquelle reverdirait l'herbe.

Mais ce matin tout parlait encore de mort et de folie dans ce que je voyais. Trois jours et demi plus tôt, la nature déchaînée était venue apporter la destruction ici, préludant à cette autre explosion de fureur imputable aux hommes.

Apocalypse. Le mot s'imposait. Mais une apocalypse limitée, pourtant, comme une ébauche, une répétition avant le grand jour de la destruction finale. À son échelle réduite, elle avait anéanti je ne sais combien de milliers d'individus, en épargnant d'autres dont j'étais, bien que des hommes pervertis eussent tenté de prolonger l'œuvre dévastatrice de je ne sais quels dieux ayant pris dans leurs antres la lourde décision dont je voyais le résultat. Je n'étais pas le seul à avoir survécu et je pouvais, d'ici, déceler une morne activité humaine. Les deux falaises qui soulignaient l'horizon comme d'un trait interrompu par l'étroite embouchure de la Move avaient été relativement épargnées, et sur celle de l'ouest on avait dès le lendemain commencé à rétablir le campement militaire, relevant les tentes couchées par la bourrasque et rassemblant tout ce qui avait été épargné par les eaux.

Là, il y avait de la vie, une vie encore ralentie, comme engluée dans l'horreur. Je voyais des hommes aller et venir, minuscules silhouettes dont les mouvements étaient peu discernables à cette distance, mais dont j'imaginai qu'ils devaient se sentir écrasés par l'ampleur de la tâche qui les attendait maintenant : mettre un début d'ordre dans tout ce désordre, effacer, autant que faire se pourrait, les traces du cataclysme. La folie humaine avait été maîtrisée, je le savais, et de ce côté-ci de l'éperon séparant la dépression de la Vallée Occidentale, rien ne témoignait plus des combats qui s'étaient déroulés hors de ma vue. Mais le décor restait en place : sur la droite, à la base de l'éperon, se dressait Kilmain Castle qui avait l'aspect d'une maquette de jeu d'enfant,

vu d'ici ; sur la gauche, le campement abandonné des Élus de l'Arche, avec ses baraquements déserts, ses matériaux inutilisés ; et entre les deux, les ruines du monastère avec son cimetière. Sans oublier l'épave du bateau de Kevin et de Clark, non loin du château. Quant à l'entrée du *síd* – ce nom me resterait dans la mémoire, bien qu'il fût totalement impropre, à la réflexion – elle ne m'était pas visible d'ici.

Rien ne bougeait en ces endroits où j'avais vécu des moments terribles : les acteurs avaient déserté la scène et moi-même j'allais m'en détourner.

J'eus un moment de mauvaise conscience en jetant un dernier regard au lointain camp militaire. Je devrais être avec ces hommes, me dis-je, partager leur tâche, leur apporter mon aide. Mais ce que j'avais vécu m'avait trop durement marqué et j'aspirais à la solitude. D'ailleurs, il y avait tant à faire que le renfort de mes deux bras serait bien incapable d'influer sur le résultat final. C'était un mauvais argument, une manifestation d'égoïsme, rien de plus. Mais un autre élément était à prendre en compte : si je rejoignais ces hommes, il me faudrait rencontrer, à un moment quelconque, des représentants de l'autorité, répondre à des questions, expliquer, affronter, sans doute, l'incrédulité, passer moi-même pour un déséquilibré. À cela, je ne me sentais pas prêt. Plus tard, peut-être.

Je m'avisai bientôt qu'il y avait de la vie et du mouvement ailleurs que sur la falaise occidentale. Des taches sombres ou claires, auxquelles je n'avais pas prêté attention d'abord, se mouvaient partout sur l'étroite bordure envasée découverte par la baisse du niveau. Les charognards et les oiseaux de mer étaient à l'œuvre et s'abattaient sur de multiples proies, poissons échoués ou petits mammifères noyés, mais sans doute aussi cadavres humains. Ils participaient à leur manière à l'entreprise de nettoyage et témoignaient à leur façon du retour futur de la vie en ce lieu qui n'inspirait que des idées de mort.

Une nouvelle fois, le plafond de nuages se déchira, laissant filtrer un rayon de soleil qui vint se poser, comme intentionnellement, sur le cours supérieur de la Move envasée et ralentie qui, elle aussi, quand l'embouchure serait libérée, contribuerait à sa

manière à un retour à l'état normal des choses en refoulant vers la mer certaines épaves.

Cela suffit pour alléger un peu ce qui pesait sur moi. L'horreur s'effacerait un jour, et il ne resterait que les souvenirs qui s'effaceraient aussi. Bienheureuse érosion du temps qui purge l'âme et fait que chacun peut, au terme d'une période plus ou moins longue, poser un regard apaisé sur ce qui semblait à jamais insoutenable, et ne retenir du passé que ce qui ne conduit pas inéluctablement à désespérer du genre humain. L'homme, en tant qu'espèce, se serait lui-même, et volontairement, anéanti si n'existait pas cette anesthésie salvatrice.

Je ramassai mon sac que j'avais laissé glisser à mes pieds, le remis sur mon épaule et me détournai. C'est d'un pas ferme que je me remis en marche, franchis la crête et commençai à descendre de l'autre côté, sans plus me retourner.

J'allais retrouver un paysage inchangé, celui de mes souvenirs d'il y avait trente ans. Un paysage millénaire, immuable, épargné par la folie, qu'affectait seule l'usure des siècles.

Mon humeur changea encore une fois quand je me mis à penser à ce qui m'attendait au bout de la route. Allais-je pouvoir me réadapter à cette vie que j'avais quittée depuis si longtemps ? La perspective de finir mes jours auprès de ma sœur Medh n'avait rien d'exaltant, il me fallait l'admettre. Il était vain d'espérer que son caractère se fût amélioré. Bien au contraire, Medh n'avait pu que s'aigrir encore, telle que je l'avais trop connue au point de prendre la décision de la fuir. Je ne devais pas m'attendre à ce qu'elle m'accueille avec un cœur tendre, elle qui, dès sa prime enfance, avait démontré que son âme possédait la dureté de la pierre. Ces pensées décourageantes s'imposèrent à moi au point que je ralentis le pas, pour retarder l'instant des retrouvailles, prolonger ce moment intermédiaire, cette marche qui m'apparaissait comme un heureux interlude entre l'abomination que je venais de vivre et cette morne existence à laquelle j'allais désormais être condamné.

C'est à ce moment que me vint l'idée. Je me disais l'instant d'avant que je ne me sentais pas prêt à témoigner sur ce que j'avais vécu, à répondre aux questions des enquêteurs. Mais je pouvais le faire d'une autre façon, à ma manière, en écrivant le

récit de ce qui s'était passé. Pourquoi pas ? Je m'en sentais capable. J'écrivais honorablement, quand j'étais écolier, et là-bas, de l'autre côté du monde, quand le mal du pays me prenait, il m'arrivait de noircir des feuillets pour le bénéfice de la seule personne à qui je pusse écrire au monde, ma sœur qui ne m'aimait pas, en oubliant qu'elle ne les lirait qu'avec l'indifférence et même l'hostilité qu'elle manifestait pour tout ce qui n'entrait pas dans le cadre de son quotidien ordinaire.

C'était décidé, j'allais écrire tout ça, pour moi d'abord. Pour me souvenir afin de mieux oublier. Tout en marchant d'un pas maintenant plus vif, malgré la pluie qui commençait à tomber, gardant à ma droite le Lough Ballyford que j'allais contourner, je me mis à construire les premières phrases. Ça commencerait ainsi :

La pluie cinglait depuis des heures les vitres de la passerelle et des paquets d'eau de mer roulaient sur le pont du Kapayo, mais l'averse s'atténua progressivement alors que nous approchions de la côte...